

des enfants, des écrits...

Après celui sur l'attitude et les modes de lecture (A.L. n°72, déc. 2000, pp.41-43) et celui sur la différenciation des traces verbales (A.L. n°73, mars 2001, pp.64-66), cet article de Christel Duprat sur la différenciation des traces graphiques et les différences didactiques termine la série de textes sur l'intérêt psychologique de l'album, série issue de travaux de recherche en sciences de l'éducation consacrés à l'influence de la littérature de jeunesse sur l'imaginaire de l'enfant.

INTERET PSYCHOLOGIQUE DE L'ALBUM : en fonction de l'âge, du sexe et du milieu socioprofessionnel de l'enfant

Christel DUPRAT

● Différenciation des traces graphiques

Globalement, nous avons remarqué que le pourcentage des traces d'influence est relatif à l'âge des enfants. Étant donné le niveau scolaire, les activités diffèrent et modèlent le penchant naturel de l'enfant pour le dessin. À dix ans, l'apprentissage est prioritairement cognitif, c'est-à-dire basé sur l'attitude rationnelle : l'enfant apprend à mémoriser et à reproduire. Il suffit d'observer les dessins de ces enfants pour déceler un imaginaire déjà « figé », représentatif de réalités quotidiennes où le rêve n'a plus trop de place. De plus, dans la même perspective que les thèmes représentés, le graphisme est également révélateur d'un esprit méticuleux et soigneux, où l'on devine l'application du jeune dessinateur. Le choix des couleurs relève davantage des critères de discrétion, d'harmonie, guidé par la norme esthétique ; trop grossier, le feutre a cédé la place au crayon de couleurs qui permet un tracé et un coloriage plus concis et plus fondu. De même, le trait obéit aux conventions géométriques de la droite parfaite tracée à la règle, à la mise en espace ordonnée et à la figuration réaliste. Ces dessins sont finalement plus des *reproductions* que des *productions* ; ils signifient une réalité logique et concrète. Au rythme des pratiques scolaires, la pratique du dessin a évolué.

Dans une toute autre dynamique, les enfants de huit ans investissent encore dans leurs dessins une grande affectivité. Et étant donnée l'essence affective propre à l'image, leurs productions graphiques sont, d'un point de vue artistique, créatif et imaginaire, plus étonnants. Les formes et les couleurs évoquent un langage intérieur, des psychologies humaines à la fois universelles et diverses : le regard y est source d'émotions, et non pas seulement de sentiments esthétiques. L'école n'est pas encore totalement pour ces enfants un lieu d'apprentissage strictement scolaire ; ils y

trouvent des occasions (considérées à tort comme secondaires et récréatives...) d'exprimer leur vie affective, de nourrir leurs rêves, et de développer leurs facultés imaginatives. Grâce au dessin, l'enfant communique, plus librement qu'au moyen de mots qu'il ne maîtrise pas encore vraiment tant à l'oral qu'à l'écrit (en raison de leur complexité syntaxique, phonétique...). Or, le monde graphique paraît être un excellent moyen d'initier plus naturellement l'enfant au langage verbal, dans la mesure où il véhicule des significations symboliques, où il articule le sens des signes graphiques à leurs réalités possibles. En complément des mots qu'elle sous-tend, l'expression graphique signifie l'homme et le monde dans un langage dans un premier temps plus accessible au mode de pensée de l'enfant. C'est en ce sens que l'album, de par les illustrations qu'il met en scène, rejoint l'intérêt du dessin en tant que support médiateur pour l'univers du langage, de la communication, de la culture humaine en général. Plus l'enfant est amené à communiquer et à s'exprimer progressivement, au regard de son développement psychologique, plus il se familiarise avec la pensée conceptuelle et abstraite. Malheureusement, une fois acquise, celle-ci est trop souvent associée à une activité cérébrale contraignante et sans plaisir. Pour changer cela, il faudrait avant tout qu'elle ne soit plus le modèle de pensée exclusif de l'adulte, mais au contraire qu'elle reste complémentaire des autres supports communicationnels. Car depuis toujours, les civilisations se sont appropriées un langage, sous un mode d'expression différent selon les époques et les coutumes. Aujourd'hui, le monopole de l'écrit, symbole de la société technocratique et scientifique dominante, a évincé les autres formes langagières, désormais dans l'ombre, marginalisées. Mais il faut croire, à la simple observation de ces chiffres, que l'école poursuit son rôle, dans un objectif de formation pragmatique.

Quant aux catégories thématiques (en CE2), les traces d'influence varient selon le degré d'évocation du thème. En effet, plus le thème renvoie à des représentations transculturelles, plus le pourcentage d'indices est important. C'est pourquoi les catégories « personnage » et « habitat » présentent un nombre de traces moins élevé. Si le héros et le village ont typiquement trait à la culture africaine, le choix de l'animal (un lion), du paysage (une forêt ou savane) et des objets (lances et couteaux) est déjà plus proche de l'imaginaire occidental, pour lequel les illustrations seront peut-être plus significatives et donc plus influentes.

Bien évidemment, il en est tout autrement en CM2, puisque les centres d'intérêt et l'imaginaire diffèrent. La sélection psychologique de ces enfants semble à cet âge opérer

selon d'autres critères. L'influence n'est plus tellement fonction du facteur culturel différentiel (qui n'a plus lieu d'être), mais bien plutôt du facteur rationnel. Faisant appel à l'affect, les catégories « personnage » et « animal » (en raison des phénomènes psychologiques de projection et d'identification), ont un taux d'indices nul; alors que les trois autres font référence à la diversité observable du monde extérieur. À cet âge-là, un enfant représente ce qu'il a appris à observer et à différencier dans son vécu, monde matériel qu'il appréhende, découvre et intègre.

L'imaginaire s'ouvrirait donc aux conceptions nouvelles selon la structure caractéristique du stade psychologique qui le détermine.

La différenciation sexuelle renvoie à l'explication de la phase d'interrogation orale.

En CE2, les garçons témoignent globalement une forte interaction entre l'univers de l'album et leur imaginaire. Comme nous avons tenté de l'expliquer auparavant, les thèmes de cet album correspondent davantage à l'imaginaire masculin. Par conséquent, les garçons sont un peu plus inspirés par le décor objectal de l'album (étant de nature en général plus pragmatique), tandis que les filles feront légèrement plus attention au héros de l'histoire (étant de nature plus affective). Mais dans cette classe d'âge, les pourcentages relatifs aux filles et aux garçons sont assez équilibrés, car à huit ans, la différenciation sexuelle n'est pas encore aussi cloisonnée qu'à dix ans, âge où les stéréotypes sociaux commencent à être déterminants pour le développement psychologique et la construction de l'imaginaire.

En CM2, la majorité des filles dans la catégorie « paysage » nous amène peut-être à penser que celles-ci, dont les attitudes sont plus scolaires en grandissant, ont davantage recours à leur mémoire qu'à leur imagination.

L'inversion du taux d'influence est relative au facteur culturel qui, nous avons vu, est différemment déterminant selon la classe socioprofessionnelle.

Ainsi, si l'univers africain semble avoir retenu l'attention de la plupart des enfants et majoritairement celle des enfants de cadres (au CE2), il en est tout autrement au CM2 où les milieux les plus favorisés reflètent les normes sociales dominantes et les stéréotypes de la culture occidentale. C'est ainsi que les enfants de cadres moyens ont à cet âge un pourcentage nul d'indices d'influence. Les principes éducatifs de ces classes sociales font obstacle au développement de l'imaginaire, dès lors limité à un modèle de représentations mentales uniforme. En revanche, le pourcentage

des catégories socioprofessionnelles inférieures montre en comparaison, que le milieu de ces enfants est déjà moins prisonnier de ces directives et orientations culturelles, moins conditionné et donc plus libre d'interagir avec l'imaginaire des enfants.

Cette explication nous renvoie à celle relative aux pourcentages des représentations sans influence, dites « classiques ». Caractéristiques de notre culture occidentale et de nos schèmes de pensée typiquement européens, le taux de ces représentations est particulièrement élevé au regard des dessins des enfants de cadres supérieurs au CM2 (82%). Les facteurs cumulés du milieu social et de l'âge favorisent ces figurations chargées de symboles occidentaux. Ainsi, ces deux facteurs sont déterminants dans le développement de l'imaginaire des enfants, plus ou moins dirigé et guidé...

Quant au thème de représentation du paysage, sa présence dans la plupart des dessins au CE2 et CM2 est relative à sa nature transculturelle qui permet en effet aux enfants de chaque catégorie d'y faire référence.

L'exploration socioprofessionnelle de ces dessins fait donc écho aux conclusions explicatives révélées par les deux autres tests (de lecture et oral). En fonction de la pression culturelle plus ou moins grande, les représentations illustrent tantôt des clichés européens, tantôt des éléments narratifs de l'album. Le développement de l'imaginaire est par conséquent également déterminé par les caractéristiques socioprofessionnelles, en complément de celles propres à l'âge et au sexe de l'enfant.

● Différences didactiques

Au regard des chiffres, il semblerait que l'hypothèse théorique de départ selon laquelle l'album (outil pédagogique) aurait une incidence positive sur la réussite scolaire des élèves (du point de vue de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture) soit confirmée. Dans les deux groupes classes, ce support iconotextuel suscite en effet un taux de réussite plus élevé, comparé au support textuel.

Nous pourrions alors penser que la présence des images permet à l'élève d'avoir un autre regard sur le travail scolaire, un regard moins contraignant et donc plus stimulant. Par le biais de ce langage complémentaire des formes et des couleurs, on peut imaginer que la compréhension du texte devient plus accessible, et que le processus de lecture n'en est que davantage facilité.

Ainsi, quels que soient l'âge et le niveau scolaire de l'élève, l'image semble avoir sa place, et nous confirme là son autonomie didactique. Source sémantique, elle ne peut que

garantir une meilleure appréhension de l'écrit, vers quoi elle accompagne l'élève au cours de son apprentissage.

En revanche, les résultats de ces fiches de lecture font apparaître une nuance significative entre les deux niveaux scolaires. On a en effet pu constater un taux de réussite plus élevé en CE2, quel que soit le type de support. L'explication tient à mon sens plus au *contenu* qu'à la *structure* du support narratif. Bien que ces deux récits diffèrent de par la présence / absence des illustrations, il s'agit dans les deux cas de récits. Ces deux histoires sont en effet basées sur un mode fictionnel, où se déploie un univers fondamentalement imaginaire. De plus, les thématiques de ces deux récits se font écho, en raison de l'aspect culturel et de la notion de rite initiatique. Or, en CM2, les enfants sont déjà sur le chemin de l'âge de raison. Ils s'intéressent donc beaucoup moins à ce genre de récits, et préfèrent certainement davantage lire des documentaires ou des bandes dessinées...

Toujours dans la perspective de l'hypothèse alliant le plaisir à l'apprentissage, on peut donc expliquer cette moindre réussite scolaire par une motivation moins grande, due aux impératifs de l'âge.

Par conséquent, si nous concluons à l'efficacité pédagogique de l'album du point de vue de sa structure narrative (langage iconotextuel), nous devons par ailleurs également considérer la thématique véhiculée. Car s'il est nécessaire de faire naître le *désir* de comprendre et d'apprendre du *plaisir* de lire, il est aussi indispensable de prendre en compte la trame narrative elle-même. Celle-ci doit être envisagée, même dans le cadre d'une activité didactique, en fonction des intérêts des enfants, différents selon leur âge. Il est ceci dit regrettable de constater qu'à dix ans déjà, les enfants sont moins réceptifs à la fiction et à toutes les richesses qu'elle peut apporter à tout lecteur potentiel, enfant et adulte. C'est donc bien en considérant l'élève dans une perspective psychopédagogique que l'on augmente les conditions de réussite scolaire. Face au savoir, l'enfant ne doit pas être démuné des notions qui fondent sa structure mentale, qui organisent sa pensée. Sans l'aspect ludique (ou du moins ce qui le représente), l'activité didactique devient plus contraignante, et est trop souvent vécue comme une intrusion hostile dans l'univers de l'enfant. L'objectif pédagogique doit donc être relatif non seulement aux impératifs cognitifs et sociaux, mais aussi et surtout à la réalisation personnelle et affective.

En dehors de ces conclusions d'ordre général, un fait intéressant est à relever en CM2. Au regard de la mention « P », on a constaté une différence significative entre le pourcentage du texte et celui de l'album (0% contre 13%). Cet échec

relatif s'explique, indépendamment de la réussite attribuée à l'album. Il s'agit du seul cas où la mention « P » est inexistante : l'évaluation de la fiche à partir du texte en CM2 témoigne de la familiarité didactique des élèves envers ce type d'outil, strictement textuel. Il est en effet logique, étant donnés les programmes, de penser qu'à la fin du cycle III les élèves sont habitués à travailler à partir d'écrits. À l'inverse, on peut comprendre que certains aient été déstabilisés face à un texte illustré. Non seulement les images n'ont jamais été appréhendées comme un langage véritable, mais elles interfèrent aussi la linéarité du texte, qu'elles découlent au lieu de venir l'enrichir.

Pour en revenir à l'évolution de l'écart entre le taux de réussite au CE2 et au CM2, on en déduit par avance une corrélation entre les illustrations de l'album et l'intérêt de l'enfant pour l'audiovisuel : il est finalement question de l'Image. Ainsi, plus l'enfant grandit, plus il se détourne de l'écrit (qu'on lui impose), préférant les loisirs de l'imagerie virtuelle, ce qui pourrait expliquer le succès de l'album sur le texte.

Dans le premier groupe classe (CE2), nous avons observé un taux de réussite supérieur chez les filles et les garçons dans le cas de l'album, scolairement plus adaptés au support iconotextuel.

D'un point de vue général, on peut se référer à l'explication d'ordre sociologique. Il ne faut en effet pas occulter l'influence que la société de consommation opère sur l'univers de l'enfant, reflet des prouesses technologiques. Car il faut bien reconnaître que les enfants, filles et garçons réunis, sont les premiers consommateurs du monde audiovisuel dans lequel ils vivent au quotidien. Ainsi, il est fréquent de remarquer qu'à notre époque les enfants sont fascinés par les jeux de rôles télévisuels, fictions virtuelles que leur offrent ces écrans magiques.

Il est donc primordial de ne pas isoler le comportement scolaire de l'enfant de son individualité. Toute situation pédagogique est reliée au contexte social qui la conditionne. Par conséquent, le rapport de l'élève au savoir doit être considéré et envisagé en fonction d'une complexité didactique, où la relation ternaire (enseignant / élève / savoir) ne se limite pas à ces pôles dans leur stricte fonction pédagogique.

Par ailleurs, la priorité de l'album sur le texte, quelque soit le sexe de l'élève, vient rappeler l'intérêt de la pluralité didactique dans le système scolaire. Ces résultats sont la preuve que les supports textuels ne constituent pas les seules sources de savoir, les uniques bases d'apprentissage. Par conséquent, il

se peut que les enfants ne présentent pas le même potentiel de réussite devant tel ou tel support, il semble alors nécessaire, pour le bien-être scolaire de chacun, d'élargir au maximum la diversité des outils pédagogiques. Il n'existe pas un seul moyen d'enseigner et d'apprendre, mais plutôt autant que d'individus différents. Ainsi, en dehors d'un idéal de pédagogie différenciée, il s'agit davantage d'optimiser au mieux la variété des pratiques, afin de maximiser les chances de réussite de chacun.

Hormis cette différence, nous avons pu observer un meilleur score chez les filles, à partir des deux supports. Il est peut-être logique de penser que le type de travail effectué (fiche de lecture sur la structure d'un récit fictif) fait davantage appel à la sensibilité féminine. Il faut avouer que l'acte de lecture est généralement plus enclin à susciter de l'enthousiasme chez les filles, connues comme plus grandes lectrices que les garçons.

L'évaluation du travail des élèves de CM2 a fait apparaître une constante quant à cette homogénéité sexuelle.

La position des filles et des garçons se confirment. En effet, l'écart entre les résultats relatifs au texte et ceux relatifs à l'album atteste clairement la corrélation entre la réussite scolaire et la présence de l'image. À cet âge-là, les enfants sont pleinement sous l'influence de cette technologie ludique, nettement familiarisées avec l'image.

En revanche, du CE2 au CM2, on remarque que l'écart s'est accentué entre les taux de réussite de chaque support. Nous en revenons à l'hypothèse explicative précédente. Il faut alors croire qu'en grandissant, les enfants et par là les élèves sont imprégnés de l'univers virtuel, lui-même originaire de l'image. Celle-ci est donc particulièrement présente dans la vie de l'enfant, lequel se l'approprie comme un repère, à la fois symbole et représentation de son environnement et donc du réel.

La psychopédagogie résonne là encore comme une nécessité pour le bon fonctionnement de l'école et de ses occupants. L'élève apprend non seulement grâce à ce qu'on lui enseigne, mais surtout par le biais de ce qui lui est familier, véritable source médiatrice.

Cette variable sexuelle permet de constater à nouveau la richesse potentielle de la relation pédagogique et de la situation didactique. Les élèves établissent leur propre rapport au savoir selon leurs intérêts, leurs activités personnelles, bref leur environnement, lui-même en connexion avec la vie scolaire et ses contraintes. L'enfant et l'élève sont une et même personne qu'il faudrait s'efforcer de préserver, et donc de respecter.

Nous pouvons commencer par rappeler que la variable socioprofessionnelle s'est avérée différemment concluante dans les deux enquêtes (clinique et didactique). Nous pouvons alors avancer que l'album est un outil davantage favorable à l'imaginaire des enfants issus de classes sociales moyennes et inférieures sur le plan psychologique et créatif, et en revanche davantage favorable à l'imaginaire des enfants issus de classes sociales moyennes et supérieures sur le plan pédagogique et intellectuel. Ce constat n'est pas surprenant dans la mesure où le travail de l'imaginaire est envisagé sur deux plans différents. Dans le premier cas, l'album fait appel à la plus grande « ouverture culturelle » des enfants de milieu défavorisé : leurs origines sociales leur permettent de développer leurs facultés imaginatives. Dans le second cas, l'album est pour ces mêmes enfants un outil pédagogique nouveau, voire inconnu : à défaut d'être encouragés, ils se voient déstabilisés, toujours en échec.

Conformément au niveau scolaire des élèves, ce sont les enfants des classes sociales les plus élevées qui ont obtenu de meilleurs résultats, et ceci dans les deux groupes classes. Cette majorité du taux de réussite obtenue par les trois premières catégories socioprofessionnelles est cohérente au regard de deux phénomènes.

Tout d'abord, sur le plan sociologique, ces enfants ne sont pas tous égaux. Par conséquent, ils n'ont pas la même possibilité de se familiariser avec ce nouveau support de lecture que constitue l'album. Car le prix de ce genre d'ouvrage est encore trop coûteux ; de plus, il faut en général que les parents aient eux-mêmes une certaine culture littéraire pour fréquenter les librairies ou les bibliothèques de jeunesse, et initier leurs enfants au plaisir de la lecture.

Mais à cette source sociologique s'ajoute celle plus proprement scolaire, du point de vue de l'élève lui-même. Les enfants de ces classes sociales présentent généralement des difficultés scolaires. On peut donc imaginer leur « panique » face à des outils pédagogiques qu'ils connaissent à peine et qu'ils ne maîtrisent pas. Ils sont davantage habitués à des supports plus traditionnels (en l'occurrence textuels) ; d'où la tendance régressive de leur taux de réussite avec l'album. Il paraît donc urgent de former les praticiens à ces nouveaux outils, afin de banaliser leur mise en situation didactique. Car il faut penser que les enfants n'ont pas tous la même capacité d'adaptation scolaire, la même facilité cognitive à intégrer une nouvelle méthode de travail. Cette inégalité quant aux résultats suffit finalement à comprendre que l'album n'est encore qu'aux prémices de son statut pédagogique (quand il n'est pas tout simplement absent du milieu scolaire).

Cette tendance différentielle se retrouve quelque peu chez les plus grands. À cette majorité progressive s'ajoutent les enfants d'ouvriers qui dénotent non plus une diminution mais une augmentation du taux de réussite du texte à l'album.

On retrouve ici l'explication de type sociotechnologique qui consiste à penser qu'en grandissant, la majorité des enfants (tous milieux confondus) évolue sous l'influence des techniques ludiques modernes, apanages de l'audiovisuel.

Cependant, il faut avouer que les plus jeunes ont été les plus performants (cf. mention « TB »). Les programmes scolaires en sont peut-être la cause. Car on n'est pas sans savoir que la place accordée à l'image est très nettement amoindrie du cycle I au cycle II, et d'autant plus du cycle II au cycle III en ce qui nous concerne. Ainsi, les enfants de dix ans semblent moins habitués à travailler à partir d'un support iconotextuel, mais davantage à partir d'écrits. Par conséquent, même si leurs intérêts personnels leur permettent d'appréhender cet outil en plus grand nombre, leurs compétences scolaires les empêchent d'optimiser leur réussite en ce domaine.

Pour en revenir aux cheminements proportionnels du texte à l'album, dans les deux groupes classes, il nous faut éclairer ces différences. On remarque avant tout que les plus grands ont témoigné une plus grande progression. Comme nous l'avons expliqué, la présence de l'image est davantage privilégiée au CE2, où les supports textuels et iconotextuels ne sont pas encore trop éloignés ; tandis qu'au CM2, l'album fait essentiellement appel au plaisir de l'élève et à son intérêt pour l'univers de l'Image.

Christel DUPRAT